

## Compte rendu

---

Ouvrage recensé :

Laura A. LEWIS, *Hall of Mirrors : Power, Witchcraft, and Caste in Colonial Mexico*. Durham, Duke University Press, 2003, 264 p., bibliogr., index.

par Nicolas Balutet

*Anthropologie et Sociétés*, vol. 28, n° 2, 2004, p. 195-196.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/010624ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [erudit@umontreal.ca](mailto:erudit@umontreal.ca)

En définitive, le *kanaimà* est une façon de donner un sens à la mort (thanatologie). S'il s'agit de construire de la différence ethnique ou d'appuyer des idées de tradition et de modernité, il s'agit également d'une façon de concevoir la violence et la mort, comme des catégories symboliques, culturellement mises en acte dans le rituel.

Cet ouvrage extrêmement riche montre bien le rapport complexe qui se construit par le biais du rituel entre les Patamuna et le *kanaimà*. En l'inscrivant dans une perspective historique, politique et culturelle, il montre que ce rituel condense et exprime la culture patamuna. Il ne fait pas que reproduire une série d'actes selon des logiques traditionnelles (chamanique et guerrière) mais renvoie à l'action des Patamuna sur leur propre culture et histoire. Il est à la fois un lien avec le passé mais également un acte de résistance et d'expression collective. L'auteur rejoint ainsi des problématiques très actuelles de l'anthropologie contemporaine.

### Références

DESCOLA P., 1996, « Les cosmologies des Indiens d'Amazonie », *La Recherche*, 292 : 62-67.

VIVEIRO DE CASTRO E., 1998, « Les pronoms cosmologiques et le perspectivisme amérindien » : 429-462, in E. Alliez (dir.), *Gilles Deleuze : une vie philosophique*. Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo.

Cécile Pachocinski (cecilinski@hotmail.com)  
 Département d'anthropologie  
 Université Laval  
 Québec (Québec) G1K 7P4  
 Canada

---

Laura A. LEWIS, *Hall of Mirrors : Power, Witchcraft, and Caste in Colonial Mexico*. Durham, Duke University Press, 2003, 264 p., bibliogr., index.

Utilisant des sources judiciaires espagnoles provenant des fonds de l'Archivo General de la Nación de Mexico, Laura A. Lewis, professeure associée en Anthropologie à la James Madison University, nous offre une version revue et corrigée de sa thèse de doctorat, étude approfondie des relations qu'entretenaient les différentes castes dans le Mexique colonial des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Ce terme de « caste » montre qu'entre les Espagnols et les Indiens, premiers peuples ayant eu des contacts dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle, le Mexique colonial intégra d'autres « catégories » qui se définissaient par la couleur de la peau et la plus ou moins grande « pureté de sang » – sang espagnol. Ce système connu sous le nom de castes intégrait ainsi cinq « catégories raciales » : les Espagnols, les Indiens, les Noirs, les Mulâtres et les Métis. Selon que l'on appartenait à l'un ou l'autre groupe, les possibilités de réalisation personnelle étaient fort différentes. Il est entendu que les Espagnols détenaient le pouvoir et que les Noirs et Indiens, quand ils n'étaient pas tout simplement esclaves, n'avaient que peu accès à une quelconque indépendance et maîtrise de leur condition sociale.

Néanmoins, l'auteure démontre que ce système de castes n'était pas aussi rigide que cela et que, en théorie du moins, il ouvrait une possibilité d'ascension sociale. Certes, mais à quel prix... Celui de l'abandon de ses propres spécificités. Dans ce que Lewis nomme le

« domaine autorisé », c'est-à-dire la sphère légale, il apparaît ainsi que les Noirs, les Mulâtres et les Métis utilisaient leurs connections sociales avec les Espagnols comme un moyen de revendiquer le pouvoir dans la société coloniale. Les Mulâtres et les Métis renforçaient leur « espagnolité » à travers leurs pères espagnols cependant que les esclaves noirs le faisaient à travers leurs maîtres espagnols. Cette partie de son ouvrage (deuxième chapitre) démontre combien la plus ou moins grande proximité avec le « sang » espagnol était la condition indispensable pour pouvoir prétendre être reconnu à son niveau.

Si dans le « domaine autorisé », les Noirs, les Mulâtres et les Métis se sont tournés vers les Espagnols, dans le « domaine non autorisé », c'est-à-dire parallèle, non légal, ces mêmes castes se sont rapprochées cette fois des Indiens qui détenaient un pouvoir bien précis, celui de la sorcellerie. Habituellement contraints au confinement et à l'enfermement en raison notamment des labeurs domestiques, les Indiens trouvèrent grâce aux sciences occultes le moyen de gagner de l'argent, de soigner des maladies, de résister à l'esclavage, de contrôler la sexualité des hommes espagnols, etc., bref un moyen de résistance à l'oppressé. Cela explique naturellement pourquoi les autres castes ont voulu apprendre des Indiens les rudiments de la sorcellerie.

Il est à noter que les femmes jouèrent un rôle d'importance dans ce « domaine non autorisé ». Quelles que fussent leurs origines, les femmes subissaient une double marginalisation, de race et de genre. À l'instar des hommes, elles se sont donc rapprochées de ceux qui pouvaient leur permettre de sortir de leur condition et d'atteindre une forme de liberté. Il est d'ailleurs intéressant de noter que les femmes et les Indiens étaient souvent considérés de manière identique. Les Indiens se retrouvaient bien souvent féminisés sous la plume de nombre de théologiens espagnols comme Sêpulveda pour qui la femme et l'Indien étaient tous deux un homme incomplet.

Si dans l'ensemble, l'ouvrage de Lewis se révèle très intéressant, on pourra regretter cependant que l'approche de l'auteure ne s'intéresse pas davantage aux réalités quotidiennes des différentes castes. D'autre part, à trop privilégier les systèmes social, légal et religieux des Espagnols, Lewis a passé sous silence les structures indiennes et africaines qui ont pu avoir un rôle dans le Mexique colonial. Quoiqu'il en soit, Lewis présente ici un livre innovant sur le pouvoir dans le Mexique colonial. *Hall of Mirrors* constitue à n'en pas douter un point de départ pour de nouvelles recherches sur le colonialisme dans l'Amérique espagnole. Ce livre permet en effet une meilleure compréhension du système colonial des castes, de ses valeurs, pratiques et significations.

Nicolas Balutet ([nicolas.balutet@wanadoo.fr](mailto:nicolas.balutet@wanadoo.fr))  
 IUFM d'Alsace  
 Université Marc Bloch  
 141 avenue de Colmar  
 67100 Strasbourg  
 France

---